

PROLOGUE

LA « DIVINE SURPRISE » DES BLOGS

À l'automne 2004, j'étais encore peu occupé à la suite des diverses péripéties qui avaient suivi mon départ d'Alstom au début de 2003. Aussi, avant d'avoir découvert la simplicité d'utilisation des librairies en ligne, il m'arrivait fréquemment de flâner dans les rayons, dédiés aux livres, de la Fnac de l'avenue des Ternes, retrouvant ainsi un lieu de promenade que j'avais beaucoup plus fréquenté les samedis après-midi quand nos enfants étaient encore d'âge scolaire.

C'est le hasard d'une de ces déambulations qui m'a mis entre les mains et conduit à feuilleter, puis à acheter, « Blog Story » de Cyril Fievet et Emily Turrettini¹ et qui m'a fait du même coup découvrir l'existence des blogs. Découverte tardive, dira-t-on, puisque les premiers blogs sont apparus aux États-Unis, en 1993 et dans le monde francophone, au Québec, à la fin des années 1990. L'office québécois de la langue française proposait d'ailleurs de franciser le mot « blog » en « blogue », mais l'usage ne

1. Cyril Fievet et Emily Turrettini, « Blog Story », Eyrolles, septembre 2004.

s'est pas imposé, pas plus que celui de « bloc-notes » que retient l'administration française selon le Journal Officiel du 20 mai 2005.

Pour autant, l'originalité du blog par rapport au site web traditionnel, c'est-à-dire sa simplicité radicale de mise en ligne, de gestion et d'utilisation et sa remarquable aptitude à favoriser le dialogue entre les personnes en faisant disparaître toutes les barrières sociales ou psychologiques, n'était pas encore perçue au même degré qu'aujourd'hui. Ce sont ces caractéristiques que mettait lumineusement en exergue « Blog Story », qui m'ont déterminé à la fin de 2004 à sauter le pas et à mettre en ligne mon blog, www.blogbilger.com, le 1^{er} janvier 2005 avec une première note qui répondait à la question « Pourquoi ce blog ».

« Voilà bientôt deux ans que j'ai quitté Alstom, écrivais-je. Ce départ s'est accompagné d'une polémique à l'issue de laquelle j'ai renoncé à l'indemnité de départ qui m'avait été allouée. Souhaitant m'expliquer en particulier vis-à-vis de ceux que j'ai eu l'honneur de diriger pendant douze années, j'ai raconté ma vie professionnelle et notamment mes vingt années de parcours industriel dans un livre, « Quatre millions d'euros, le prix de ma liberté », que j'ai publié en mai dernier². Je me suis également exprimé à de nombreuses reprises à la télévision et à la radio.

Ces initiatives m'ont permis d'échanger par écrit avec certains de ceux qui m'ont lu, vu ou entendu sur les

2. « Quatre millions d'euros, le prix de ma liberté », Bourin Éditeur, mai 2004.

explications que j'ai données ou les points de vue que j'ai exprimés d'une manière telle que l'envie m'est venue de prolonger et d'élargir ce dialogue.

Aussi l'émergence des blogs a-t-elle constitué pour moi la divine surprise qui, en m'affranchissant des supports traditionnels, devrait permettre de partager, avec ceux qui le voudront bien, mes réflexions, mes enthousiasmes ou mes déceptions.

Les convictions essentielles qui me motivent commencent à être connues et sont par exemple l'urgence d'une véritable construction européenne, l'importance de l'héritage chrétien pour nos sociétés, la nécessité d'une économie de marché ordonnée et sociale, la défense de la liberté de penser et d'agir dans le cadre des lois, le respect des personnes.

Ainsi avec ceux qui souhaiteront m'accompagner dans cette aventure, je jetterai la bouteille de nos idées à la mer en espérant que d'autres esprits entreprenants les ramasseront sur la toile et sauront les enrichir et les faire vivre. »

Cette note fut suivie de plusieurs centaines d'autres. Elle donna lieu à plusieurs milliers de commentaires. Et le blog a reçu à ce jour plus de deux cent mille visites. Cette audience a été favorisée par deux articles, l'un des *Échos*, sympathique, l'autre du *Monde*, acide, mais qui ont eu tous deux pour conséquence de m'offrir immédiatement un public. J'ai donc pu m'exprimer sur les sujets les plus divers, industrie, Europe, hautes rémunérations, modèle social, séries télévisées, au gré de l'actualité, de mon inspiration et de mon humeur.

J'ai apprécié, beaucoup plus que je ne l'imaginai au départ, cette expérience et j'y ai trouvé un plaisir aussi rare qu'inattendu. Dans l'univers des blogs, le dialogue, souvent impossible dans la vie de tous les jours, se déploie sans entraves, le plus souvent sans vrais dérapages. La technologie impose à chacun de lire l'autre et donc de l'écouter beaucoup plus que la parole ne le favorise. L'échange est substantiel parce qu'il est nécessaire d'argumenter sérieusement. La langue de bois, la mauvaise foi, la hargne, la grossièreté sont rapidement identifiées et condamnées.

J'ai donc pris goût à m'exprimer sous forme de cette « suite d'échos ou de réflexions personnelles » qui, selon François Mauriac, cité par Wikipédia, autre percée décisive de ces nouvelles manières d'exploiter le potentiel d'Internet, caractérise un « bloc-notes ». Au point sans doute de ne plus savoir le faire autrement !

Ces « causeries à bâtons rompus » s'inscrivent dans cette démarche sans autre propos que de poursuivre, d'une autre manière, la conversation engagée avec des interlocuteurs variés, mais toujours intéressants, d'abord à travers mon premier livre en mai 2004³, puis par l'intermédiaire du blog depuis janvier 2005. Certaines de ces réflexions y ont déjà été développées, mais beaucoup sont inédites.

3. « Quatre millions d'euros, le prix de ma liberté », Bourin Éditeur, mai 2004

UN SOIR D'AUTOMNE AU ROI D'ESPAGNE

« Vous m'avez dit que depuis toujours, depuis que vous étiez très jeune, vous aviez au plus profond de vous la conviction d'être réservé à un sort très rare et mystérieux, à un événement d'ordre extraordinaire, peut-être même terrible, terrifiant. Vous disiez une sorte de destin dont vous aviez à la fois la prémonition et la certitude jusque dans votre corps et qui, disiez-vous, lorsqu'elle surviendrait, vous détruirait sans doute, complètement. » ¹

Ces mots, adressés par Catherine Bertram à John Marcher dans « La Bête de la Jungle », cette pièce de théâtre, issue des talents réunis de Henry James, James Lord et Marguerite Duras et redonnée à Paris à l'automne 2004, reflètent si fidèlement un sentiment qui, depuis plus de quarante ans, m'a profondément habité, qu'ils me restent, depuis que je les ai entendus, toujours présents à l'esprit.

1. In « La Bête de la Jungle », une pièce de James Lord d'après la nouvelle de Henry James, version française de Marguerite Dumas, Éditions Gallimard, 1984

J'ai raconté dans un autre livre² les épreuves familiales qui auraient pu l'expliquer. Paradoxalement je n'ai mesuré réellement la portée psychologique qu'elles avaient dû avoir sur le jeune homme que j'étais qu'à travers la compassion amicale qu'elles avaient suscitée chez certains de mes lecteurs. Et sans doute la destinée dramatique de mon père, les circonstances difficiles de mon enfance et de mon adolescence et les aspirations exigeantes de ma mère suffisent-elles à expliquer à la fois la force et la fragilité de mes ambitions.

Mais c'est à un autre épisode de ma vie que j'attribue l'émergence de cette sensation de menace latente et innommée qui ne m'a jamais quitté, combinée avec une forme de confiance irraisonnée dans l'éventualité d'un grand destin. Je sais que ce que je vais raconter peut prêter à sourire et peut aussi surprendre sous la plume de quelqu'un auquel ses convictions religieuses auraient dû interdire d'y attacher le moindre crédit. Mais les chemine-ments et les signes de l'existence sont mystérieux et échappent parfois aussi bien à la raison qu'à la foi.

C'est un soir d'automne de 1963 au Roi d'Espagne au numéro un de la Grand Place à Bruxelles. Nous sommes attablés trois ou quatre, juste libérés du service militaire, buvant ensemble une bière pour occuper les loisirs que nous laisse notre stage au cabinet du président d'Euratom avant notre entrée officielle à l'École nationale d'administration quelques mois plus tard. Il y a là, je

2. « Quatre millions d'euros, le prix de ma liberté », Bourin Éditeur, mai 2004.

crois, François, Jacques, Yves... Ils se reconnaîtront et se souviendront peut-être.

À côté de nous, à la même table, un couple nous observe, prêt à engager la conversation. Je ne sais plus comment, la femme d'une quarantaine d'années, élégante, jolie et chaleureuse, sans aucune ambiguïté, nous explique que son passe-temps est de lire les lignes de la main et propose de le faire à chacun de nous. Tous y passent et entendent des prédictions sympathiques qui entretiennent la convivialité de la rencontre.

Vient mon tour. La femme ne touche pas ma main, se contente de la regarder et essaye de se dérober. Une ombre traverse ses yeux, qui m'intrigue. J'insiste. Son compagnon engage la conversation avec mes camarades. À peine audible, elle me murmure la description de la femme dont elle me donne le signe du Zodiaque et que, d'après elle, je vais épouser bientôt alors que je ne m'y suis pas encore résolu, mais qui sera bien celle qui partage encore ma vie aujourd'hui, et elle m'annonce que je serai touché dans un avenir rapproché par une maladie qui pourrait être grave, mais dont je me rétablirai sans dommage, ce qui sera effectivement le cas avec une tuberculose six mois plus tard. Elle ajoute enfin, en choisissant avec précaution ses mots, que j'arriverai au sommet de la dernière voie sur laquelle je me serai engagé, mais qu'à la fin, un désastre viendra compromettre ou risquera de compromettre tout ce que j'aurai accompli. Elle met alors fin à la conversation et nous quitte sans autre forme de procès.

J'avais alors vingt-trois ans, une grande ambition et beaucoup d'énergie. Je n'attachais aucun crédit aux cartes,

aux lignes de la main ou aux boules de cristal. Pourtant le souvenir de cette prédiction devait longtemps flotter dans ma mémoire. En particulier je retenais sans trop y croire la perspective prometteuse d'atteindre une responsabilité ultime qu'à l'époque, débutant ma carrière de haut-fonctionnaire, j'imaginai politique. En revanche j'avais presque oublié le désastre annoncé jusqu'à ce qu'un ami d'alors, rencontré récemment et auquel j'avais confié à l'époque tous les secrets de cette prédiction, souligne qu'elle avait été confirmée par les faits jusque dans les moindres ultimes et pénibles détails.

Je peux donc considérer que le scénario inexorable qui a dessiné les principales étapes de ma vie professionnelle est désormais achevé et j'ai retrouvé la liberté de m'intéresser à tout ce dont ses exigences m'avaient écarté. Heureusement, pour reprendre la dernière phrase de mon précédent livre, « il y a tant de causes qui méritent passion et tant de rêves qui restent à poursuivre ».